

Aller(z) voir la palme !

Jean-Paul Julliand

Je sors de voir *Entre les murs...* et l'ordinateur me démange. A double, triple, quadruple titre. En tant qu'ancien professeur de collège populaire (quinze de ma vie), en tant qu'ex-formateur de futurs professeurs (douze ans), en tant qu'(ex)-militant syndical, ainsi qu'en tant qu'ex-vidéaste (douze ans).

Mais c'est en tant que spectateur, que je voudrais réagir en premier. Je suis obligé d'avouer une réaction de surprise du même type que celle que j'ai déjà vécue face au succès de *Bienvenue chez les chtis !* C'est un bon film ! Mais ce n'est pas un super film. Du seul point de vue du spectateur, je me pose même la question : pourquoi la palme d'or ? Et j'ai bien peur de ne pas être le seul... Le nombre d'entrées sera un indice à analyser de près ; même si ce ne sera, évidemment, pas l'unique critère à prendre en compte.

Les émotions ressenties - comme spectateur, c'est d'abord pour cela que je vais au ciné - sont correctes, sans plus. Le suspense est faible. L'intensité dramatique est moyenne. Le scénario est parfois simpliste (commission permanente ?). Certains dialogues sont très schématiques. L'esthétique de l'image est pauvre. Le jeu des acteurs est hétérogène : ton très juste pour le professeur, la CPE et le principal du collège. Plutôt bon pour la majorité des ados, même si les dialogues - et surtout les rythmes - qu'on leur a mis dans la bouche sont souvent inadaptés aux situations. Autrement dit, le jeu est bon, mais le tout sonne faux, comme sonnent faux les intonations de la majorité des autres professeurs ; même si, pour eux, le fond de leurs discours est parfois plus crédible. Néanmoins, je suis heureux de constater que, pour une fiction « dans l'école », nous sommes, sur ce seul plan, plutôt au dessus de ce que j'ai pu voir jusqu'ici dans des séries comme « L'institut » ou « Madame le proviseur ». Très nettement au dessus ? J'en doute un peu.

Certes, le pari était audacieux, mais superbe : tenter de faire du fort, du beau avec de l'ordinaire, du quotidien, du banal ; car, « *Entre les murs* », c'est de l'ordinaire. Trois engueulades professeurs - élèves, une commission permanente merdique et un conseil de discipline foireux, cela arrive tous les ans, dans nombre de collèges. Est-ce que cela suffit pour faire un film ? En général, on espère mieux comme intensité dramatique... A moins que le jeu des acteurs, les enjeux humains, les regards, les petits gestes, les hésitations, le non - dits, les relations qui se tissent entre les personnages, etc... fassent que « l'ordinaire » devient « extraordinaire »... et marque les spectateurs. C'est rare, difficile, mais, dans ce cas, j'aime bien. Pour ne pas dire, j'adore. Désolé ! Ce pari, de mon point de vue, n'est qu'en partie gagné... vers la fin du film.

En effet, le plus émouvant, pour moi, se cache dans la spirale de l'échec relationnel et (donc) professionnel, qui s'installe, peu à peu, entre le professeur et

Jean-Paul Julliand
Aller(z) voir la palme !

certaines de ces élèves. Sentir que ce professeur perd pied, sentir qu'il le sent et qu'il n'y peut rien, que c'est plus fort que lui, qu'il est déchiré par cette situation, mais sans prise aucune pour la dépasser, me semble la grande force de ce film. Reste que, du seul point de vue du spectateur et pour en rester dans les histoires de « murs », un film comme « Les hauts murs », sur les centres de détentions des adolescents à la sortie de la guerre de quatorze, mériterait bien plus la palme d'or que « Entre les murs »... sauf qu'il n'était pas sélectionné à Cannes.

Evidemment, ma quête d'émotions a, sans doute, été parasitée par mes autres caquettes. Mais je considère que, dans ce cas, je suis excusable. En effet, si « Entre les murs » a eu la palme, c'est aussi – je pense même surtout, si je lis entre les lignes ce qu'a dit le président du jury – pour la réalité sociale dans laquelle le film était immergé : l'école, les rapports professeurs – élèves, l'adolescence. Bref, dans « la vraie vie des vrais gens... »

Et là ça se complique... car je n'arrive pas du tout à compenser le manque d'émotion du spectateur par l'intérêt, pour l'ex-professeur, que ce film m'apporterait en tant que regard sur l'école, y compris comme remise en question de cette micro – société. Soyons clairs ! N'ayant jamais été un fan du héros positif, je ne regrette pas du tout que ce « docu – drama » n'esquisse aucune issue à la situation décrite. Je ne suis nullement scandalisé par le fait que le professeur « principal » ne soit pas un « prof parfait », voire qu'il soit plutôt un mauvais professeur, jouant tout son enseignement – et à tort – sur l'affectif. Les « flics » de la vraie vie sont, depuis longtemps, habitués à découvrir des films ou des séries, qui sont loin de les montrer sous leurs plus beaux jours.

Evidemment, en tant qu'ex-professeur de collège populaire, je n'apprends rien. Je ne découvre rien de nouveau. Ce qui se comprend, mais montre les limites de la facette quasi documentaire de ce film... Mais surtout, je ne me retrouve pas « dans le vrai ». Je suis très conscient que la nécessaire intensité dramatique pousse à rassembler en une heure trente des événements, qui, dans la vraie vie, s'échelonnent sur une année scolaire. Chacun d'eux, pris séparément, pourrait être crédible. Mis côte à côte, ils perdent en efficacité... et en véracité.

Pourtant, des professeurs comme Monsieur Marin existent. J'en ai rencontré. J'ai même rencontré des collègues, qui se sont mis dans des situations pédagogiques bien plus complexes que le personnage principal du film. Personnellement, comme professeur, j'ai commis des erreurs professionnelles bien pires que les siennes (qui sont déjà énormes), avec des conséquences sans doute encore plus injustes que celles décrites dans le film. Je n'en suis pas fier. Mais, c'est vrai. Donc, le « faux » n'est pas là...

Il est plutôt dans la vie de la classe ; car, pour moi, c'est une « bonne classe ». Si j'avais eu en face de moi des élèves qui parlent comme les élèves du film, qui argumentent autant, qui réagissent autant, j'aurais immédiatement senti leur énorme potentiel... et je ne me serai pas trompé, car, dans « la vraie vie », ils ont « réussi »... à avoir une palme d'or ; ce qui n'est pas rien. Une classe, qui présente les difficultés que le réalisateur a voulu montrer, ne se comporte pas ainsi. Même si les ados choisis et formés sont plutôt de bons comédiens, ils ne le sont pas assez pour dégager toutes les colères, toutes les frustrations, tous les malheurs, toutes les impasses, tous les abandons, tous les désespoirs, voire toutes les haines, qui se lisent dans les yeux de certain(e)s gamin(e)s paumé(e)s d'aujourd'hui ; sauf peut-

Jean-Paul Julliard
Aller(z) voir la palme !

être par le silence de celle qui ne dit jamais rien, excepté à la fin... où elle lâche une remarque que son personnage n'aurait certainement jamais dite, dans la réalité. Pour faire simple, cette tranche de vie d'une classe est envahie par les mots, alors que d'ordinaire elle serait peuplée de silences et de passivité, certes violemment entrecoupées de vagissements et de borborygmes, voire de quelques coups de poings.

Le fait que les contenus à enseigner - les fameux savoirs - ne soient pas très présents ne me surprend pas... Mais, je reconnais qu'ils existent un peu. D'abord, les apprentissages ne sont pas simples à mettre en image. Ensuite, dans la vraie vie, il existe certainement de longues séquences scolaires où ils sont, malheureusement, absents... pour de multiples raisons, dont la sous formation professionnelle actuelle des enseignants n'est pas la moindre.

En revanche, comme ex-formateur de formateurs, je trouve ce film plein d'intérêts, car il montre exactement ce qu'il ne faudrait pas faire, ni en tant qu'enseignant, ni en tant que chef d'établissement. Comme je suis convaincu « qu'apprendre, c'est déconstruire, pour reconstruire », y compris, voire surtout, pour de futurs professeurs, il me paraît tout à fait possible de partir de ce film pour... en partir.

Je pense même qu'il doit aussi correspondre à l'image du « bon prof », du moins d'un professeur utilisant une « bonne méthode », que ce font certains étudiants qui se destinent au professorat.

Analyser à la loupe ce document – sans se priver de l'émotion du spectateur lors de sa découverte – pourrait être extrêmement formateur pour de futurs enseignants, voire même pour des collègues déjà en poste, à la condition d'aider à la construction de réponses alternatives aux impasses montrées dans cette fiction. Evidemment, ce n'est pas le lieu ici de dérouler tout ce qui pourrait germer à partir de ce film, entre enseignants, futurs enseignants et formateurs de formateurs compétents.

Pour moi, ce film décrit assez bien un type de professeur, n'ayant bénéficié d'aucune formation professionnelle au sens strict du terme ; ce qui n'est pas surprenant dans l'état actuel de notre système de formation. Ce collègue connaît les « savoirs savants » (les lettres) dont il a la charge dont... l'imparfait du subjonctif, mais il est totalement démuné – au-delà de sa bonne volonté... parfois discutable – sur « Comment un élève apprend ? », « Comment vit et réagit un(e) adolescent(e) et un groupe d'ados ? », « Quels sont les moyens pour faire bouger les relations sociales au sein d'une classe... afin d'améliorer ces relations et les (grâce aux) apprentissages proposés ? », « Quels savoirs privilégier parmi ceux qui sont prévus par les programmes ? », « Comment mettre les élèves en appétit face à ces savoirs ? », « Comment arriver à la prise de distance – qui ne nie en rien la chaleur humaine - qui fait la force d'un professionnel ? », etc... La représentation qu'il semble se faire de son métier de professeur, telle qu'elle transparait à travers ses mots et ses actes, manque visiblement de confrontations à d'autres représentations qu'il aurait pu rencontrer lors de sa formation initiale, si...

Jean-Paul Julliard
Aller(z) voir la palme !

Si je vous invite à aller voir cette palme d'or, c'est d'abord pour passer un assez bon moment (au sens de vivre quelques émotions), puis pour mesurer l'ampleur du chantier à venir pour mettre en place une vraie formation professionnelle des enseignants.

En effet, ma peur n'est pas tant que les sarkozistes, qui nous gouvernent, se saisissent des faiblesses évidentes de cette situation scolaire pour casser encore plus vite le peu formation professionnelle enseignante qui existe encore, mais plutôt que la majorité des spectateurs de « bonne volonté » sortent de ce film en étant convaincus que la situation est sans issue, que les jeunes des banlieues sont dans des impasses éducatives, et que les « pauvres » professeurs font ce qu'ils peuvent... c'est-à-dire, pas grand chose. Il ne s'agit pas ici de nier l'existence d'écoles, de collèges, de lycées, où des classes réunissent en leur sein des enfants et des adolescents en très grandes difficultés et où les enseignants se heurtent à des contradictions énormes.

Mais dans un grand nombre de cas, des solutions existent ou existeraient... si – condition nécessaire, mais non suffisante – les moyens matériels et humains étaient là ; ce qui est loin d'être toujours le cas. Mais surtout, si une vraie politique en faveur d'une vraie formation professionnelle des enseignants et de tous les professionnels de l'éducation était mise en place... au lieu de lui tourner le dos, comme c'est le cas actuellement, avec l'intégration – dilution des IUFM dans les Universités. Car le plus rageant, c'est, peut-être, que de nombreux professeurs, bien plus professionnels que Monsieur Marin, ne le doivent pas tant à leur formation professionnelle officielle (car quasi inexistante), mais à ce qu'ils ont appris « à côté », dans une « autre vie », de leur propre chef en quelque sorte. Autrement dit, la grande majorité des professeurs – loin d'être aussi mauvais que ça – mériteraient la palme d'or de... la démerde.

Là, est le vrai, scandale. Bon film !